

dans la province, et qui faisait d'eux comme les suzerains des barons avoisinants.

—De quelle tradition parlez-vous ? C'est la première fois que ces choses me viennent aux oreilles.

—Quand je vous le disais ! Cependant, ma tante, voici le parchemin qui relate l'usage en question.

Et Camille, feignant de ne point apercevoir les regards scrutateurs et persistants de Mme de Linval, tendit à la marquise le parchemin susdit.

—Quel grimoire est-ce là ? demanda Mme de Kerkadec, prenant le parchemin du bout des doigts ; et puis cela a un parfum de moisissure...

—Ce parchemin était tombé entre la bibliothèque et le mur, répliqua la jeune fille ; il y gisait peut-être depuis plus de quatre-vingts ans !

—Pouah ! continua la marquise, je ne saurais garder cela sous le nez, le temps de le lire. C'est de plus une gothique trop gothique pour mes yeux. Lisez pour moi, je vous prie, vous qui l'avez lu déjà.

Le parchemin retourné à Mlle Camille, celle-ci, obéissant avec une promptitude digne d'éloges, lut ce qui suit à haute et intelligible voix :

« Ce 30 avril 1754, selon la coutume observée depuis que fut posée la première pierre de Kerkadec, tous les Kerkadec, ayant toujours regardé la dite coutume comme une marque de leur ancienneté et prépondérance, a été donné au château de Kerkadec, à tous les seigneurs et dames habitant manoirs à dix lieues à la ronde, la fête séculaire établie à perpétuité par René-Marie de Kerkadec, à son retour de terre sainte. Ce à quoi défendons à nos descendants de faillir de ce en mille ans, et tant que pierre sur pierre restera à Kerkadec.

« Signé : RENÉ DE KERKADEC.

—Voilà du neuf ! s'écria Mme de Kerkadec, reprenant et examinant le parchemin avec attention et défiance, alors que Camille l'observait en dessous, non sans une sorte d'anxiété, et que Valentine observait Camille.

—Ma tante, dit alors Camille, comme faisant une remarque subite, le parchemin porte 30 avril 1754 ; nous voici au 17 avril 1854 ; l'anniversaire en question tombe juste dans treize jours.

—Quoi ? qu'est-ce qui tombe dans treize jours ? répliqua la marquise. Si je dors, je fais un abominable rêve ! De quoi me parlez-vous ? Qui vous priait d'aller remuer ces archives ?

—Je le regrette, ma tante ! Je comprends qu'ignorant cet antique et seigneurial usage, vous auriez pu y manquer sans qu'on vous l'imputât à mal tandis que...

—Vous imagineriez-vous que je vais m'y soumettre ? que je m'en vais tout bouleverser ceans ; tout livrer au pillage ; mon cellier, mes étables, ma basse-cour, mon fruttier ? ordonner des repas homériques ? assister à ma propre ruine ? —Oui ! et si cette malheureuse coutume est connue de quelque voisin, reprit la marquise assise et accablée, quels propos ne tiendra-t-on point ? Ne se permet-on pas déjà des réflexions malséantes à l'endroit de mon économie ?

—Elle n'est point connue des voisins, laissa échapper Camille, touchée de la désolation de sa tante.

—Qu'en savez-vous ? lui demanda Mme de Kerkadec.

Camille allait répondre ; une considération aussi impérieuse que sa commisération, il faut croire, l'arrêta.

—Si cette coutume est connue, poursuivit Mme de Kerkadec, en proie à une angoisse véritable, on m'attend à cette épreuve ; déjà, l'on en glose peut-être ; une Kerkadec être la fable de ces hobereaux !... Mais, grand Dieu ! ajouta-t-elle, se relevant et marchant avec agitation, c'est qu'une fête pareille reviendrait à plus de quatre mille écus ! On ne peut pourtant pas jeter ainsi quatre mille écus par les fenêtres !... Une idée ! Jahel n'ignore rien de ce qui a trait à la maison de Kerkadec ; interrogeons-le !

Cette résolutions de la marquise ne parut pas obtenir l'entière approbation de Mlle Camille.

Heureusement ou malheureusement, Jahel, appelé et interrogé, répondit avec aplomb :

—Je connais cette fête séculaire des Kerkadec ; j'en ai entendu parler à mon père, qui le tenait de mon grand-père. Il m'en a fait de superbes narrations.

—Oh ! c'est depuis longtemps que les Jahel sont au service des Kerkadec ! dit Mlle Camille avec emphase. Nous ne l'ignorons point !

—Depuis que fut posée la première pierre de ce château, mademoiselle.

—En l'honneur de quoi ces fêtes séculaires furent instituées, ajouta Mlle Camille appuyant.

—Précisément ! et le motif qui m'échappait, le voilà ! C'est l'édification du manoir de Kerkadec !

—Non ! s'écria tout à coup Mme de Kerkadec, non ! la chose me paraît par trop déraisonnable. Je ne saurais m'y rendre encore ! Notre curé est un savant archiviste, je le veux consulter !

Parlant ainsi et sans plus attendre, la marquise s'éloigna rapidement, et le pied de Mlle Camille s'agita sur le parquet sans raison apparente, hors que cette agitation voulut exprimer quelque subite inquiétude. En tous cas, une réflexion de Jahel eut le pouvoir de ramener le sourire sur les lèvres de la jeune fille ; Jahel se rappela que M. le curé avait été appelé à l'évêché de Rennes. Naturellement, on devait courir sur les pas de la marquise. Camille y entraîna Jahel, bien que sa sœur la voulût arrêter. La marquise était hors de vue.

Quelques instants plus tard, Camille et Valentine se retrouvaient dans la même salle : Valentine interrogeant sa sœur d'une façon pressante, et Camille n'ayant rien imaginé de mieux, pour se soustraire à l'obligation de répondre, que d'affirmer par gestes qu'elle avait soudain perdu la parole !

—Fais cesser cet infantillage, disait Mme de Linval. Espères-tu me persuader que tu sois muette ? Dis-moi la vérité sur cette paperasse, à laquelle je n'ai pas plus de fois que dans ton mutisme !

Camille fit un geste négatif.

—Tu me dois respect et obéissance, pourtant ; je suis ton aînée, reprit Mme de Linval !

Camille leva un doigt en l'air.

—D'un an, soit ; le nombre d'années n'y fait rien. Au moins, dis-moi... ?

Les gestes négatifs recommencèrent avec un redoublement d'énergie.

—Si tu ne veux pas parler, reprit la jeune veuve,